

Paroles des femmes de ce temps là : Mémoires en fragments

Rien que des langues paternelles ?

***E**n poursuivant ma lecture d'un des numéros de Femmes en mouvements gentiment offert par une amie des Etoiles, je suis tombée sur un texte qui posait une question lancinante pour nous qui pensons que l'écriture est, par essence, féminine. Cette question la voici: la langue ou les langues par lesquelles nous nous exprimons quotidiennement sont-elles un instrument de plaisir que nous manions librement, ou de violence dirigée contre nous, langues paternelles nous emprisonnant dans des façons de dire étrangères à notre plus profonde conscience de femmes ? Violence du langage destiné à exprimer une violence sociale, court-circuitant l'expression de l'intime.*

Celle qui prend la parole dans ce numéro de Femmes en mouvements est traductrice. Traduire, ce mot à double sens au moins, dont l'un contient une menace déguisée sous des allures de bon droit. Devant qui allons nous être traduites au cours de cette tentative de découvrir ce qui se cache sous la langue ? Quel tribunal invisible et intouchable puisqu'il est inscrit dans notre mémoire ancestrale, se prépare minutieusement à nous faire trébucher sur ces mots que nous tentons en les parlant d'abord, d'habiter vraiment, au plus près de notre ressenti ?

Etre traduites/trahies par ceux qui ont fabriqué une langue plus sociale qu'humaine, plus analytique que sensible, plus théorique que fruit de nos expériences vécues. En avoir eu tant et tant l'habitude que, ne plus savoir goûter le lait de notre langue amoureuse de ses sons et de ses couleurs autant que de ses signes. Le lait de sa douceur qui nous est remplacé par de la douleur. Etre travesties de cette autre forme nous déguisant au moment où l'événement venu de Guerre se re-trace avec un langage hors-le-corps, hors-de-nous.

Il s'agit de deux témoignages de femmes parlant à partir des années 1960-70, chacune montrant et démontant à sa manière le désir et parfois l'impuissance de glisser d'une langue piège - celle à laquelle nous sommes habituées et que nous utilisons au cours de nos récits distanciés - à la réappropriation d'une langue qui aurait pu être maternelle, refusant de parler d'un réel tronqué de sa moitié d'émotion, de ferveur et de songerie.

Chacune illustrant par son récit et sa réflexion, l'effet de cette violence extérieure perçue à travers le corps et y transitant afin de façonner de l'écrit qui creusera pourtant son souffle pour dire le chant des mots...

Ces mots qui pèsent si lourd sur nos épaules car ils ne sont plus faits pour être chantés, pour être contés, pour nous être en-volés. Des mots

Paroles des femmes de ce temps là : Mémoires en fragments

qu'il nous faut rendre à leur légère errance afin qu'ils ne marquent les pages de nos vies en creux d'encre mais qu'ils redeviennent aussi goûteux et parfumés que les fleurs et les fruits de nos jardins desquels ils sont partis comme Lilith, se perdre dans les étoiles.

1

Profession... traductrice ?

evenir traductrice

"Pour moi, au beau milieu d'une première année de préparation à l'agrég. d'espagnol, j'ai eu envie, je crois, de la plage sous les pavés : j'ai tout laissé tomber et je me suis présentée chez deux éditeurs. C'est comme ça que j'ai commencé.

J'ai d'abord fait ce que les journalistes débutantes appellent les "chiens écrasés". J'ai fait les "chiens écrasés" de la traduction... et puis je suis passée du roman à l'eau de rose, du Delly espagnol à Borges... j'en garde un souvenir épouvanté. Je sentais que c'était prématuré.

ux marges de l'écriture

Dire ce qui m'a poussée à être traductrice m'est un peu difficile, d'emblée, parce que ce sont des motivations qui se situent à plusieurs niveaux... peut-être qu'au niveau le plus profond c'est la possibilité d'approcher les mots sans s'exposer à l'écriture directe. J'ai toujours eu de grands problèmes avec le langage que j'éprouve comme l'élément solide qu'il faut déplacer, ordonner, au prix de grands efforts et voilà qu'un métier se profilait à l'horizon qui m'offrait cet exercice rigoureux quotidiennement. (...)

J'ai été séduite d'emblée et d'autant plus peut-être que j'ai pensé bizarrement et avec un soulagement extrême : "alors, je n'aurai pas besoin d'écrire" - qu'est-ce qui me poussait à croire que j'étais obligée d'écrire ? (...)

Moi je pense que c'est parce qu'il y a une impossibilité d'écriture directe que je me suis rabattue sur la traduction. Il y a pour moi une possibilité de rapport au langage totalement physique et ça m'a libérée en partie, en partie seulement. (...)

Paroles des femmes de ce temps là : Mémoires en fragments

la maison

Et puis je crois que ce qui me plaisait infiniment dans ce métier c'était la possibilité qu'il laissait d'organiser librement le temps et l'espace et ça c'est très important dans la conduite d'une vie, même si ça s'est avéré être plus ou moins un leurre parce que, par moments, cette liberté peut être une servitude de plus. (...)

Et on reste à la maison, sans contact avec la réalité, protégée de la réalité sociale. On se met à l'abri et ce qui pourrait apparaître comme positif fait problème. Et comment faire quand on sait que sortir c'est se mettre en situation de viol. Je me souviens qu'à 15 ans, une fois, je suis sortie dans la rue. Je me le rappelle comme si c'était hier. J'ai compris ce jour-là, sans le formuler, que vraiment la rue n'était pas à moi et ça m'a fait un choc. (...)

es fantasmes féodalistes

La position d'auteur que la loi reconnaît au traducteur lui a longtemps fermé les yeux sur sa misère ; il a fallu que dans la profession il y ait un bon nombre de traductrices à plein temps pour que le scandale apparaisse ; pendant très longtemps, et moi-même j'ai dû m'y laisser prendre, le traducteur traité par l'éditeur en 'artiste', flatté de ce nom d'auteur qu'on lui décernait, ne pensait pas pourvoir s'abaisser à revendiquer : c'est une chose qui ne se fait pas entre gens bien...

J'ai travaillé dix ans sans me rendre compte, sans comprendre cet écart entre l'économique et le symbolique. Le traducteur est à la fois surexploité et privilégié et pour rester privilégié, il ne veut pas savoir qu'il est sous-prolétaire. Il y a des gens qui travaillent pour rien dans les maisons d'édition : ils appartiennent à la maison, ils en ont l'habit, la livrée. Tu peux t'entendre dire 'tu es chez Gallimard, de quoi tu te plains, tu gagnes bien ta vie...' Des fantasmes féodalistes. C'est l'aristocratie. C'est la domus, on appartient au maître, on fait partie de la domesticité. (...)

Se payer au mot

Pour moi, cela veut dire traduire des textes techniques ou de conférences. Payée au mot pour traduire une langue dominante, véhiculaire : l'anglais. L'anglais me fait vivre au mot, des milliers de mots qui s'accumulent, qui seront remplacés par d'autres, plus efficaces.

Paroles des femmes de ce temps là : Mémoires en fragments

Pendant longtemps, j'ai fait ce type de traduction un joli prétexte pour me sécuriser. La question de mon propre désir d'écriture ne se posait pas vraiment, et ma difficulté à changer de registre, à passer de l'anglais au français, je l'interprétais comme une incapacité professionnelle dont je souffrais beaucoup parce que c'était la langue la plus apprise, la plus reconnue.

ausée

D'une part, ne rien vouloir savoir de pourquoi je me retrouvais traductrice - vite, vite avoir un texte à traduire sous les yeux -, mais aussitôt la nausée de ce langage-là, étranger, hors de moi, sans corps, sans voix : ce n'est pas moi, ce ne sont pas mes mots, nausée de n'oser...

A quoi bon connaître les langues si c'est pour leur être soumise, reproduisant soigneusement la violence des signifiants ? Identique, ce plaisir de jongler avec les langues, j'ai toujours su que je n'avais pas de langue maternelle, toutes paternelles. Et je courais désespérément après les langues étrangères pour m'en trouver une, familière.

Le français, l'anglais, le néerlandais puis l'italien, l'espagnol, le grec, autant de tentatives pour retrouver des accents, des musiques, des voix. Un mouvement qui me faisait aller au-devant des gens, des pays. Parler.

Le goût de l'amour

La langue parlée, cet énorme décalage entre le parler de mon enfance et adolescence niçoise, et l'écrit de mon gagne-pain parisien : les langues du nord (à Paris, on parle 'pointu'), la logique, pour avoir un métier, et puis sentir, caresser l'italien, l'espagnol, le grec, pour le goût, les couleurs, pour l'amour.

Traductrice ou interprète ? Interprète de quoi ? Perroquet enfermé dans sa cage, condamné à reproduire en cabine aux vitres insonorisées, la parodie du pouvoir et des discours creux.

Traductrice donc, j'ai failli perdre ma voix. Et pour retrouver ma langue, ma voie, je suis retournée aux champs, au chant même de mes eaux souterraines - méditerranée - souffle de mon ventre, registre mouvant, seul interprète possible de l'écriture - musique -, source qui donne voix aux écrits !"

Hélène

Femmes en Mouvements N°4 Avril 78.